

II.3. Vladimir Jankélévitch : le pardon et l'impardonnable

Joëlle Hansel

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2017/2 N° 207**, PAGES 195 À 206
ÉDITIONS **MÉMORIAL DE LA SHOAH**

ISSN 2111-885X

ISBN 9782916966168

DOI 10.3917/rhsho.207.0195

Date de mise en ligne : 27/09/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2017-2-page-195?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

Joëlle Hansel¹

Dans son entretien avec Vladimir Jankélévitch, Béatrice Berlowitz lui pose la question suivante : « Certains estiment qu'il y a une coupure entre votre pensée philosophique et vos engagements militants : comment le penseur du "Je-ne-sais-quoi" est-il aussi ce marcheur infatigable de la Gauche ?² »

Les positions que Jankélévitch a prises sur la question du pardon posent un problème similaire dont il a lui-même défini les termes : « J'ai écrit deux ouvrages : un simple, très agressif, très pamphlétaire qui a pour titre *Pardonner*³, et l'autre, *Le Pardon*⁴, qui est un livre de philosophie où j'étudie le pardon en lui-même, au point de vue de l'éthique chrétienne et juive⁵. » Et, sous une forme plus aiguë, dans l'avertissement à *L'Imprescriptible* : « Dans une étude purement philosophique sur *Le Pardon*, que nous avons publiée par ailleurs, la réponse à la question "Faut-il pardonner ?" semble contredire celle qui est donnée ici⁶. »

Certains se sont fondés sur ces propos pour établir une coupure ou, du moins, une contradiction entre *Le Pardon* et *L'Imprescriptible*. Alors que le « philosophe » analyse patiemment, dans le premier ouvrage, les formes

1 Ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses. Membre fondateur du Centre Raïssa et Emmanuel Levinas (MOFET, Jérusalem), de la Société internationale de recherche Emmanuel-Levinas (SIREL, Paris) et de la North American Levinas Society (États-Unis). Ses travaux portent sur l'histoire intellectuelle du judaïsme italien aux XVIII^e-XVIII^e siècles et sur la philosophie française contemporaine, notamment, l'œuvre de Levinas et de Jankélévitch, ainsi que sur la pensée juive en France après la Shoah. Auteur de nombreux articles sur Levinas, de *Moïse Hayyim Luzzatto (1707-1746). Kabbale et philosophie*, Paris, Cerf, 2004 et de *Vladimir Jankélévitch. Une philosophie du charme*, Paris, Manucius, 2012.

Nous avons eu l'occasion de traiter de ce thème dans notre livre, *Vladimir Jankélévitch. Une philosophie du charme*, Paris, Manucius, 2012, ainsi que dans un article, « *Forgiveness and "Should We Pardon them ?" : The Pardon and the Imprescriptible* », in Alan Udoff (dir.), *Vladimir Jankélévitch and the Question of Forgiveness*, Lanham (MD), Lexington Books, 2012.

2 Vladimir Jankélévitch, en collaboration avec Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, 2004, p. 115.

3 *Pardonner ?* a paru d'abord en 1971 (Paris, Le Pavillon). Il a été repris dans *L'Imprescriptible*, Paris, Seuil, 1986, p. 13-63, avec un autre article « Dans l'honneur et la dignité », d'abord paru en 1948. Nos références à *Pardonner ?* renvoient à sa publication dans *L'Imprescriptible*.

4 *Le Pardon* a paru pour la première fois en 1967. Nos références à cet ouvrage sont tirées du recueil *Philosophie morale*, édité par Françoise Schwab, Paris, Flammarion, 1998, où il a été repris.

5 « Difficultés du pardon », *La Vie spirituelle*, n° 619, mars-avril 1977, repris dans *L'Esprit de résistance. Textes inédits 1943-1983*, textes réunis et présentés par Françoise Schwab avec les contributions de Jean-Marie Brohm et Jean-François Rey, Paris, Albin Michel, 2015, p. 318. Sur le pardon dans l'éthique juive, voir Vladimir Jankélévitch, « Introduction au thème du pardon », in *La Conscience juive. Face à l'histoire : le pardon*, actes des 4^e et 5^e colloques des intellectuels juifs de langue française, Paris, PUF, 1965.

6 « Cet avertissement, bien sûr, est celui qui figurait déjà en 1971 en tête de *Pardonner ?* », *Imp*, p. 15, note 1.

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

du pardon et ses « succédanés », c'est la passion qui aurait poussé le « militant », « en 1965, lors des polémiques relatives à la prescription des crimes hitlériens⁷ », à déclarer qu'il y a de l'« impardonnable ». Les diatribes « politiquement incorrectes » de Jankélévitch contre les touristes allemands qui passaient sous ses fenêtres, des formules choquantes comme « le pardon est mort dans les camps de la mort⁸ », la radicalité avec laquelle il a rompu, après la guerre, avec la philosophie et la musique allemandes : tout ceci serait indigne d'un philosophe qui se doit de garder la tête froide même lorsqu'il parle d'une tragédie qui a profondément bouleversé sa vie.

Ces jugements sont démentis par les nombreux passages de ses ouvrages « strictement philosophiques » où Jankélévitch évoque l'extermination des Juifs. Il ne s'agit nullement d'incidents qui interrompraient momentanément le cours harmonieux de la pensée. La tragédie qui « a coupé sa vie en deux⁹ » est l'expérience fondamentale dans laquelle s'enracinent, après-guerre, sa métaphysique et sa morale.

Le fait que Jankélévitch ait parlé d'une « contradiction » entre les « réponses » qu'il apporte à la question du pardon dans *Le Pardon* et celles qu'il lui donne dans *L'Imprescriptible* est loin d'être anodin. Il est l'indice des difficultés auxquelles l'expose sa volonté de pousser la pensée « jusqu'au bord », sans jamais éviter les paradoxes et les paralogismes dans lesquels nous plonge les problèmes moraux.

L'usage, dans la bouche de Jankélévitch, du mot « contradiction » peut surprendre. Comme celle de Bergson ou de Jean Wahl, sa pensée est rien moins que dialectique. Son mouvement ne consiste pas à dépasser les contradictions, mais au contraire à les maintenir en oscillant indéfiniment entre les contraires. Notre premier souci est de décrire l'« oscillation » de la conscience entre les deux extrêmes que constituent le pardonnable et l'impardonnable. Il s'agit, plus précisément, de faire état du « déchirement » qui résulte du conflit entre l'impératif du « pur amour » et l'obligation de lutter contre la méchanceté humaine. Pour éviter la réduction de l'oscillation et le déchirement à un état d'âme, on dégage également leur fondement ontologique : la « mitoyenneté¹⁰ » et le « sporadisme des valeurs ».

7 *Imp*, p. 13-14.

8 *Ibid.*, p. 50.

9 « La guerre a coupé ma vie en deux. Il ne me reste rien de mon existence d'avant 1940, pas un livre, pas une photo, pas une lettre. » *L'Arc*, n° 75 : *Vladimir Jankélévitch*, 1979, Aix-en-Provence, p. 12. Voir *Une vie en toutes lettres. Lettres à Louis Beauduc (1923-1980)*, édité par Françoise Schwab, Paris, Liana Levi, 1995, p. 274 : dans la lettre du 30 décembre 1941, Jankélévitch raconte à Louis Beauduc, son ami de toute une vie, la mise à sac de l'appartement familial de la rue de Rennes, « vidé par les pillards, avec toute ma bibliothèque musicale et la plupart de mes livres. [...] Je n'ai donc plus un *Discours de la méthode*, ni un cahier de Chopin. »

10 Ce thème lui a été inspiré par Georg Simmel à qui il a consacré, en 1925, un article intitulé « Georg Simmel, philosophe de la vie » (1925). Cet article a, par la suite, servi d'introduction au livre de Simmel, *La Tragédie de la*

Un second objectif consiste à montrer que *L'Imprescriptible* n'est nullement coupé de l'œuvre philosophique de Jankélévitch. L'ipséité ; le quod et le quid ; le « semblable-différent » ; l'« irréversible » et l'« irrévocable » ; la charité et la justice : telles sont les « notions premières » qu'il met en œuvre pour penser l'unicité absolue de la Shoah, le caractère « ontologique » des crimes nazis et la distinction radicale entre racisme et antisémitisme¹¹.

Mal et méchanceté

« Le pardon est plus fort que le mal et le mal est plus fort que le pardon. Je ne peux pas sortir de là. C'est une espèce d'oscillation qu'en philosophie on qualifierait de dialectique et qui me paraît infinie¹². » La conscience « oscillante » est prise en tenaille entre deux extrêmes : d'un côté, l'obligation de pardonner à l'offenseur, que ce soit gracieusement et au nom du « pur amour », comme le veut l'« éthique chrétienne », ou parce qu'il a rempli les conditions stipulées par l'« éthique juive¹³ » ; de l'autre, l'impossibilité radicale de pardonner, sous couvert de prescription, « les crimes contre l'humanité, [les] attentats contre l'essence même et contre l'humanité de l'homme¹⁴ ».

L'impossibilité de trouver une issue à l'aporie en « honorant ensemble » ces deux exigences, ou en « choisissant l'un des deux superlatifs plutôt que l'autre » tient à une donnée métaphysique : « L'Absolu est plural et irrémédiablement déchiré. » La « déchirure » qui résulte du conflit des devoirs est liée à la « mitoyenneté » ou à l'« intermédialité » propre à notre condition. L'homme « mitoyen » est exposé à la « pléthore » et au « sporadisme » des valeurs. Dans le *Paradoxe de la morale*, dernier ouvrage paru de son vivant, Jankélévitch décrit ce problème dont il n'a cessé de signaler la gravité :

culture et autres essais, Paris, Rivages, p. 13-87. « La signification spirituelle du principe d'économie », le second article de Jankélévitch sur Simmel, a paru en 1928. Il a été repris dans *Premières et dernières pages*, édité par Françoise Schwab, Paris, Seuil, 1994, p. 131-176.

11 Précisons que Jankélévitch n'utilise pas le mot « Shoah » que le film-documentaire du même nom réalisé par Claude Lanzmann a introduit en 1985, l'année même de sa mort.

12 *L'Esprit de résistance*, op. cit., p. 319.

13 Au sujet de l'éthique juive, voir la communication de Jankélévitch au Colloque des intellectuels juifs de langue française publiée dans *La Conscience juive : face à l'histoire, le pardon*, Paris, PUF, 1965. L'une des conditions stipulées dans *Le Pardon* et qui a trait au rapport avec autrui est celle-là même que formule le Talmud : personne ne peut pardonner à la place de l'offensé ; le pardon ne peut être accordé que si l'offenseur lui demande explicitement pardon. Il est intéressant de noter que la « lecture talmudique » que Levinas a donnée au cours du colloque auquel il a participé avec Jankélévitch porte justement sur ce texte talmudique. Voir Emmanuel Levinas, « Envers autrui », *Quatre lectures talmudiques*, Paris, éditions de Minuit, 2005.

14 *Le Pardon*, op. cit., p. 1147.

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

On dirait que les valeurs ont poussé n'importe comment, indépendamment les unes des autres, sans tenir compte les unes des autres, comme les lianes dans la forêt tropicale. Et de fait, il y a quelque chose de tropical dans cette profusion où les normes s'enchevêtrent inextricablement et chevauchent l'une sur l'autre¹⁵.

Le conflit des devoirs et les cas de conscience occasionnés par le sporadisme sont à l'origine des douloureuses oscillations de la conscience. Comme l'écrit Jankélévitch dans son avertissement à *Pardonnez ?*, « il existe entre l'absolu de la loi d'amour et l'absolu de la liberté méchante une déchirure qui ne peut être entièrement décousue », de sorte qu'il serait vain de « chercher à réconcilier l'irrationalité du mal avec la toute-puissance de l'amour ». La pluralité des Absolus, le conflit insurmontable entre l'exigence morale de pardon et le fait, éminemment moral lui aussi, qu'il y a de l'impardonnable, produit dans la conscience les mêmes bouleversements que le sporadisme qui affecte le monde des valeurs.

Ceci dit, le fait que le sporadisme ne dépende pas de notre volonté ne saurait être invoqué pour nous dégager de la responsabilité qui nous incombe. « Le conflit des valeurs existe à la fois en soi et dans la mauvaise volonté des hommes¹⁶ » : c'est notre intention perverse, et non leur pluralité, qui fait de la pléthore et du sporadisme des valeurs le mal par excellence. Tout en conservant son caractère ontologique, le sporadisme est amplifié par la méchanceté humaine qui en profite pour « ajouter à la confusion ». Doté d'une nature « amphibie », l'être mitoyen est un grand « batracien » qui adore « s'ébrouer et patauger dans l'existence composite¹⁷ ». Il est ce « pêcheur en eau trouble qui s'entend si bien à remuer la vase et reste lui-même hors de l'eau¹⁸ ». Si le conflit des devoirs est pour certains une cause de déchirement, bien d'autres s'en servent pour se soustraire à leurs obligations. Ainsi, « le conflit des devoirs contradictoires fournit inépuisablement des excuses et des prétextes à toutes les démissions, à toutes les capitulations. Une véritable aubaine pour la paresse et la lâcheté des sophistes !¹⁹ »

L'oscillation indéfinie de notre esprit entre le pardon et le mal, entre l'absolu de la loi d'amour et l'absolu de la « liberté méchante », ne saurait donc servir de prétexte pour suspendre notre jugement et nous abstenir d'agir. Traitant

15 *Le Paradoxe de la morale*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1989 [1^{re} éd. 1981], p. 153.

16 « Le Mal », in *Philosophie morale, op. cit.*, p. 304 : « Le conflit des valeurs existe à la fois en soi et dans la mauvaise volonté des hommes. »

17 « Le Pur et l'Impur », in *Philosophie morale, op. cit.*, p. 684.

18 *Ibid.*, p. 712.

19 *Philosophie morale, op. cit.*, p. 152.

du « mystère de l'absolu plural ou sporadisme », Jankélévitch affirme la nécessité de mettre fin à l'« hésitation de l'homme oscillant²⁰ ». Il décrit le choix que l'on fait entre les valeurs comme « une sorte d'option drastique ou gordienne et qui se résout par l'acte par lequel on choisit²¹ ». L'acte moral par lequel on « tranche le nœud gordien » en choisissant une « option » prend tout son sens quand il s'agit des crimes nazis :

Je proposerais volontiers cette règle de vie, simple comme bonjour : il faut laisser vivre les contradictions, et quand on a quelque chose d'important à faire, il faut d'abord le faire, même si on a l'air de se contredire soi-même. [...] N'est-ce pas ce que comprisent les résistants quand ils firent le geste fou de dire non aux nazis ? L'acte irrationnel par lequel on dit non ressemble à un coup de hache, cet acte est une passion, une violence tranchante qui ne s'organise pas toujours harmonieusement avec notre passé et notre contexte social ou culturel. Le refus bouscule la belle pyramide des valeurs²².

Le renvoi indéfini de la pensée d'un extrême à l'autre n'est pas un obstacle à l'action morale ; il en est, au contraire, la condition. Cette oscillation manifeste le refus de tout compromis, de toute conciliation entre l'amour et le mal. L'amour n'est pas plus fort que la mort, il est « fort *comme* la mort²³ ». S'il est vrai que « le pardon est la quintessence de l'amour²⁴ », et si la loi d'amour nous enjoint de pardonner, « annihiler la méchanceté » est une obligation tout aussi absolue. Dès 1947, Jankélévitch opposait à la « philosophie de l'excuse », « la vraie philosophie du pardon, c'est-à-dire celle de l'amour, celle aussi qui sait haïr quand il faut et détruire la méchanceté là où il faut ». Ceci est d'autant plus nécessaire quand il s'agit de l'extermination des Juifs, « produit de la méchanceté pure et de la méchanceté *ontologique*²⁵ ».

L'unicité absolue de la Shoah

Pour montrer le caractère absolument unique de l'extermination des Juifs d'Europe, Jankélévitch fait appel aux notions-clés de sa philosophie. On trouve

20 *Le Mal*, art. cité, p. 307.

21 *Ibid.*, p. 306.

22 *L'Inachevé*, *op. cit.*, p. 117.

23 Les italiques sont de Jankélévitch.

24 Voir Xavier Tilliette, « Une Kitiège de l'âme : l'éthique de Vladimir Jankélévitch », *L'Arc*, n° 75, p. 71.

25 *L'Imprescriptible*, *op. cit.*, p. 25, 28.

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

dès le début de *Pardonner ?* ce thème auquel il a consacré, en 1939, un important essai²⁶ : l'ipséité ou « le fait pur et incomparable de notre existence en tant que personne²⁷ ». Pour saisir le fait d'être ou la « quoddité » dans sa « pureté », il faut le considérer indépendamment de sa « quiddité », des contenus dont on le remplit ou des appartenances par lesquelles on définit, d'ordinaire, la personne. Selon une formule qui revient souvent dans l'œuvre ultérieure, l'ipséité est « sans *quatenus* ». Elle doit être envisagée en elle-même, et non en tant que ceci ou cela.

En partant de cette conception de l'ipséité, Jankélévitch a mis au jour dans *Pardonner ?* ce qui fait de l'extermination des Juifs un *hapax*, un événement sans pareil dans l'histoire :

Les crimes racistes sont un attentat contre l'homme *en tant qu'homme* : non point contre l'homme en tant que tel ou tel (*quatenus*), en tant que ceci ou cela, par exemple, en tant que communiste, franc-maçon, adversaire idéologique [...] Non ! Le raciste visait bien l'ipséité de l'être, c'est-à-dire l'humain de tout homme²⁸.

Pour Jankélévitch, la temporalité n'est pas de l'ordre de la quiddité, mais de la quoddité : « l'homme est toute temporalité, et ceci de la tête aux pieds, et de part en part, jusqu'au bout des ongles²⁹ ». En raison même de l'irréversibilité du temps, tout n'a lieu qu'une seule fois, à commencer par le fait d'être. La personne est « celui dont il n'est dans l'histoire du monde, et par définition, qu'un seul exemplaire, la cime et la fine pointe de l'irremplaçable³⁰ ». Le regret de l'unique, de l'aimé, engendre la nostalgie la plus poignante que l'on puisse éprouver. Mais la disparition d'un être qui n'aura pas son pareil dans toute l'éternité est précisément ce qui rend le crime impardonnable. L'unicité absolue de la personne, sa « semelfactivité » qui invite à la nostalgie, oblige aussi au Faire, à la révolte devant le scandale de la mort, à l'œuvre de mémoire, au refus, au « non » qui est un acte.

L'attention que Jankélévitch porte à l'ipséité est l'expression de sa « pensée différentielle » pour laquelle « rien n'est le cas particulier de rien³¹ ». Cette « pensée différentielle » est à l'œuvre dans *Pardonner ?*. Tout en voyant

26 « L'ipséité », l'un des textes matriciels de la métaphysique et de la morale de Jankélévitch, a paru en 1939. Il a été repris dans *Premières et dernières pages*, *op. cit.*

27 *Ibid.*, p. 186.

28 *L'Imprescriptible*, *op. cit.*, p. 22.

29 *L'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974, p. 8.

30 « L'ipséité », *Premières et dernières pages*, *op. cit.*, p. 179.

31 *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 12.

dans l'extermination des Juifs « une grave offense à l'homme en général », il insiste sur ce qui lui donne son caractère unique, sur ce qui « interdit de faire d'Auschwitz un cas particulier d'un phénomène plus général³² » : la « poignante solitude », l'« absolue dérélliction », l'abandon total des Juifs par les nations, l'Église et la presse restées silencieuses³³ ; la dimension métaphysique d'un crime qui vise l'être même, « l'existence de ceux qui n'auraient pas dû exister ». Les crimes nazis se distinguent par leur caractère ontologique. Les Juifs ne sont pas frappés pour ce qu'ils font, pour les actes qu'ils ont commis, mais pour ce qu'ils sont : « Quand il s'agit d'un Juif, l'être ne va pas de soi. [...] Un Juif n'a pas le droit d'être ; son péché est d'exister³⁴. » Et ailleurs : « Il n'est pas vain de le rappeler : nous sommes frappés pour ce que nous sommes, même lorsque par ailleurs nous sommes tentés de renier notre être³⁵. »

Racisme et antisémitisme

Pour mettre en lumière l'unicité absolue de la Shoah, Jankélévitch distingue l'antisémitisme du racisme. L'antisémitisme n'est pas un « cas particulier du racisme ou du colonialisme³⁶ ». Dans *La Mauvaise Conscience*, le philosophe a mis en cause le « système » consolatoire de « *conceptualisation* » ou de « banalisation » mis en place par les stoïciens³⁷. En faisant de la mort-propre la simple application d'une loi universelle, ces derniers entendent la « minimiser » en réduisant le « malheur maximal de la mort » à « une simple apparence ». De même, subsumer l'antisémitisme sous une catégorie plus large revient à le « banaliser » ou à le « conceptualiser ».

L'être juif porte au paroxysme cette contradiction foncièrement humaine qui consiste à vouloir à la fois « ressembler » et « dissembler », à « être à la fois le même et l'autre ». C'est ainsi que Jankélévitch explique la « difficulté d'être » qui a caractérisé la situation de tant de Juifs dans l'Europe d'après

32 *L'Imprescriptible*, op. cit., p. 34.

33 *Ibid.*, p. 57. Voir aussi p. 75, l'allocution prononcée par Jankélévitch à l'occasion de la journée nationale de la Déportation et de la Révolte du ghetto de Varsovie en avril 1969.

34 *Ibid.*, p. 23.

35 *Sources*, édité par Françoise Schwab, Paris, Seuil, 1984, p. 43.

36 *Sources*, op. cit., p. 46. Jankélévitch a insisté sur l'importance capitale de la distinction entre racisme et antisémitisme dans une lettre qu'il a adressée en novembre 1980, juste après l'attentat antisémite de la rue Copernic, à Paris, à un groupe d'étudiants dont je faisais alors partie. Elle lui paraissait nécessaire, nous écrivait-il, pour conjurer toute tentative de « banalisation » ou de « conceptualisation » de la Shoah.

37 Sous son titre original, *Valeur et signification de la mauvaise conscience*, cet ouvrage a paru en 1933. C'est donc l'un des tous premiers textes de Jankélévitch. Ce fait montre que la critique de la « banalisation » et de la « conceptualisation » s'est imposée à Jankélévitch dès le début de son itinéraire. Nos références renvoient à l'édition parue sous le titre *La Mauvaise conscience* qui a été reprise dans *Philosophie morale*, op. cit., p. 102-108.

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

l'émancipation : « Nous voulons ressembler à tous les autres, nous assimiler, entrer dans le troupeau pour nous y perdre et nous y fondre [...]. Mais nous avons aussi le désir de préserver en nous la différence périlleuse dont nous sommes porteurs. Nous voulons ressembler à tout le monde et sauvegarder cette dangereuse originalité qui est la nôtre et en laquelle réside peut-être notre dignité³⁸. » Être juif, c'est être affecté d'une conscience déchirée entre deux pôles : le désir d'être « comme tout le monde » et le fait que l'on est irrémédiablement différent. Le Juif n'est donc ni le même, ni l'autre, et encore moins, l'identité qui résulterait d'une synthèse artificielle entre le même et l'autre ; il est à la fois le même et l'autre.

En usant du paradoxe « ressembler-dissembler », Jankélévitch fait entre l'antisémitisme et le racisme une distinction qui n'est pas de l'ordre du quantitatif et des grandeurs scalaires. Il ne s'agit pas de dresser une échelle allant du plus au moins, de mesurer laquelle de ces deux haines est la plus forte, la plus intense. Cette distinction est d'ordre purement qualitatif. La haine raciste vise une altérité perçue comme visible au premier coup d'œil, évidente, définissable, maximale. Ainsi, « le sentiment du Blanc pour le Noir est un sentiment grossier, primitif et simple, qui vise celui dont la peau est d'une autre couleur³⁹ ». En revanche, l'antisémitisme moderne a souvent visé des Juifs qui, parfaitement intégrés aux sociétés de l'Europe occidentale, ne se distinguaient plus de leurs concitoyens que par une altérité infinitésimale. Les Juifs ne sont pas persécutés « à cause de la couleur de leur peau » qui est « celle même des peuples majoritaires parmi lesquels nous vivons ». À la différence du racisme, « le sentiment du non-juif pour le Juif vise celui qui est à la fois semblable et dissemblable⁴⁰ ». L'antisémitisme est la « haine du semblable pour le presque semblable » ; elle est dirigée contre ce « presque », cette altérité minimale, impalpable, infinitésimale dont l'existence est bien réelle, même si ce qu'elle est reste souvent un mystère pour ceux-là même qui en sont porteurs.

« Ce qui a été fait ne peut être défait »

Un autre principe de métaphysique et de morale est au cœur de l'argumentation par laquelle Jankélévitch affirme le caractère impardonnable

38 Sources, op. cit., p. 44. Voir aussi Françoise Schwab, « Vladimir Jankélévitch : une conscience déchirée », *Pardès*, n° 23, 1997.

39 Sources, op. cit., p. 48.

40 Ibid.

des crimes nazis : la distinction entre l'irréversible et l'irrévocable. Dès l'avant-guerre, il affirmait qu'il y a de l'irréparable ; après la guerre, il considère qu'il y a de l'irrévocable : « le fait d'avoir fait est indéfaisable⁴¹ ». Contrairement à l'irréversible qui, inhérent à notre condition d'être temporel, a un caractère « destinal et objectif », l'irrévocable dépend entièrement de notre liberté. Tant qu'il n'a pas été accompli, il est toujours révocable. À la nécessité ontologique de l'irréversible, « ce malheur ou cette malédiction métaphysique⁴² », Jankélévitch oppose la « contingence de l'irrévocable⁴³ ». Le mal qui résulte des décisions humaines n'est aucunement nécessaire, il aurait pu ne pas être. La volonté est libre de choisir tout ce qui est de l'ordre de la quiddité – le moment et le lieu où l'action sera accomplie ; elle peut même, une fois l'action faite, s'engager à faire mieux la prochaine fois. En revanche, elle n'a aucune prise sur le fait d'avoir fait qui est de l'ordre de la quoddité. Comme Jankélévitch le signifie sans détour, « le péché commis peut être annulé, mais non pas la commission de ce péché. [...] Le fait d'avoir une fois commis le péché demeure irréparable⁴⁴ ». L'homme est, en ce sens, « un demi-sorcier » : il est « libre de vouloir, mais serf du fait d'avoir voulu⁴⁵ ». La morale de Jankélévitch est aux antipodes d'un moralisme complaisant qui « se préoccupe avant tout de neutraliser ce qu'il y a d'indestructible et de vraiment irréparable dans la faute », l'inexpiable qui nous effraie tant⁴⁶. Bien qu'elle soit l'effet d'une loi naturelle, la résultante de processus physiologiques tels que le vieillissement et la maladie, la disparition d'une personne tout à fait unique est, néanmoins, un scandale. Que dire quand cette mort est l'œuvre de la méchanceté humaine ? La mort naturelle est, somme toute, dans l'ordre des choses ; elle s'inscrit dans la logique d'un temps irréversible qui va dans le sens de la futurition. En revanche, la mise à mort, effet de nos libres choix, est révocable tant qu'elle n'a pas été perpétrée. Elle est ce qui aurait pu et n'aurait pas dû avoir lieu.

Pour Jankélévitch, la mort propre est toujours scandaleuse et tragique : quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle survient, elle anéantit un être absolument unique et irremplaçable. Pourtant, cela ne signifie pas que l'on puisse mettre toutes les morts sur le même plan. Tant qu'il s'agit d'un décès entraîné par des causes naturelles, on peut évoquer avec nostalgie celui qui fut et qui n'est plus. C'est même en un sens tout

41 *La Mort, op. cit.*, p. 457.

42 *Ibid.*, p. 332.

43 *Ibid.*

44 *Ibid.*, p. 457.

45 *Le Je-ne-sais-quoi et le presque rien*, t. III : *La volonté de vouloir*, Paris, Seuil, 1980, p. 30.

46 *La Mauvaise conscience, Philosophie morale, op. cit.*, p. 122.

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

ce que l'on peut faire puisqu'il est vain de lutter contre l'irréversibilité du temps. En revanche, la mort qui est l'effet de nos choix et de notre liberté relève de l'ordre de la morale, elle nous prescrit d'agir.

Dans le cas de la mort « ordinaire », naturelle, le fait qu'il reste quelque chose de nous, ne fût-ce que « ce je-ne-sais-quoi d'invisible et d'impalpable »⁴⁷, est « la revanche et la consolation et l'espérance des mortels ». Qu'en est-il lorsqu'on a affaire à la mort devenue meurtre, à ces crimes contre l'humanité ou « l'humanité » qui excluent tout espoir et toute consolation ?

Dans *L'Évolution créatrice*, Bergson exprime l'espoir que l'on puisse un jour « vaincre la mort ». La vision d'un élan vital plus fort que la mort, la « folle espérance eschatologique » exprimée par son maître a laissé le jeune Jankélévitch quelque peu sceptique. Elle suppose, en effet, que la mort ne soit qu'un « malentendu », qu'elle ne soit pas une « nihilisation » ou un « passage de tout à rien ». Pour le penseur mûri par les épreuves de la guerre, la seule victoire que l'on puisse remporter sur la mort tient au fait qu'elle ne peut « nihiliser le fait d'avoir vécu » : « En cela du moins, il y a un impérissable dont les griffes de la mort ne se saisissent jamais ; en cela du moins, la toute-puissante ne peut pas tout !⁴⁸ »

Le ton de Jankélévitch est dénué des accents triomphants qui résonnent dans les propos de Bergson. Il est inapproprié d'user du mot « victoire » pour décrire la manière dont la quoddité ou le fait d'avoir été échappé à la nihilisation. Plus que d'une « victoire sur la mort » qui nous doterait d'une espèce d'éternité, l'inexterminabilité de l'avoir-été est une victoire sur la méchanceté humaine. C'est ce qui ressort des propos de Jankélévitch, cette fois dans *La Mort*, traité réputé « philosophique » :

Plus l'annihilation sera forcenée, comme dans les régimes racistes qui voudraient non seulement anéantir l'existence mais annihiler l'essence de cette existence, et qui s'acharnent contre le souvenir même des hommes libres, exterminent leur descendance, brûlent leurs écrits, défendent désespérément de prononcer leur nom, plus incontestable sera l'évidence posthume du message. La violence sadique et la méchanceté réussissent, par les chambres à gaz et les fours crématoires, à rendre inexistant l'existant, elles ne peuvent faire que l'existant n'ait jamais existé, elles n'extirpent jamais la racine de la quoddité radicale⁴⁹.

47 *La Mort*, op. cit., p. 458.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*

La Mort s'achève sur l'évocation du « fantôme d'une petite fille inconnue, suppliciée et anéantie à Auschwitz ». L'anéantissement physique de la personne ne peut « nihiliser l'avoir-été » : « Un monde où le bref passage de cette enfant sur la terre a eu lieu diffère désormais irréductiblement et pour toujours d'un monde où il n'aurait pas eu lieu. Ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été⁵⁰. »

« Ce qui a été fait ne peut être défait. » La morale n'est pas tributaire du temps qui, tout en ayant le pouvoir d'éroder le passé, ne peut faire que le crime n'ait pas été accompli. Elle n'est pas soumise à la juridiction du droit et de la politique. Elle les contrôle en les empêchant de dériver vers un formalisme abstrait ou de porter atteinte aux personnes. La législation doit entériner ce qui est juste d'un point de vue moral. C'est parce qu'ils sont impardonnables que les crimes nazis sont imprescriptibles.

Le pardon et la prescription

Jankélévitch distingue rigoureusement la notion morale, « extra-légale et extra-juridique », de pardon de celle, juridique, de prescription, de sorte que l'idée même d'un « droit au pardon » est inconcevable. Cette distinction entre pardon et prescription rappelle celle qu'il trace, dans le *Traité des vertus*, entre la justice et la charité. Alors que la justice est de l'ordre de la compensation et du « donnant-donnant », la charité est un don gracieux. Alors que la justice procède avec mesure et exactitude, le pardon est pure générosité. Il intervient dans les cas où les tribunaux et les juges n'ont pas fait leur travail, « il trouve à s'employer quand l'injure demeure inexpiée et la faute irréparée, et tant que la victime n'est pas dédommagée de son dommage⁵¹ ». Il n'a donc de sens que s'il reste « une peine ou un morceau de peine à remettre⁵² ». Le pardon agit dans les marges de la justice pour en combler les lacunes. Par rapport à la loi qui dit « rien de trop », il constitue un « en-plus ». À la manière du charme atmosphérique qui enveloppe les formes plastiques et dont elles tiennent leur beauté, le pardon forme une « sorte d'auréole autour de la loi stricte ». À l'image du rôle que joue l'amour à l'égard des vertus, « le pardon est pour la loi un principe de mobilité et de fluidité : cette loi, par la grâce du pardon, restera pneumatique, évasive et approximative⁵³ ».

⁵⁰ *Ibid.*, p. 465.

⁵¹ *Le Pardon, op. cit.*, p. 1004-1005.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

II.3 / VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LE PARDON ET L'IMPARDONNABLE

En lisant Jankélévitch, on perçoit la fascination que l'idée d'un pardon sans calcul ni arrière-pensée a exercée sur lui. Elle s'accorde avec son idéal d'un pur amour totalement désintéressé. Pourtant, dans le cas des crimes nazis, l'impossibilité de pardonner est radicale. Elle ne tient pas à l'aspect « destinal » de notre condition d'être « mitoyens », à cette finitude créaturelle qui nous interdit l'accès à la sainteté. Alors qu'il serait si facile d'oublier en suivant la pente naturelle de la futurition, ne pas pardonner n'est pas un aveu d'impuissance, mais une décision qui engage « avec l'âme tout entière ». Cette décision est une écrasante responsabilité. En bref, c'est un acte moral.